

Philippe Raymond-Thimonga

JE VOUDRAIS SAVOIR...

Soudain ce fut comme si tous les peuples m'avaient bannie de la communauté des hommes. Je cours vers ma chambre, jette deux ou trois effets au fond d'un sac, débarque chez mon hôte, G. Valhiver, retrouve après de robustes insultes le mécanisme de la paroi, dévale l'escalier dérobé et pénètre dans l'office, désert, à six mètres au plus du monde extérieur, de ma délivrance ou de ma perte, quoi qu'il en soit, de la sortie !

Pour y être maintes fois venue avec la cuisinière, je savais que trois marches s'enfonçaient dans le cellier au bout duquel trois degrés symétriques remontaient vers une persienne. Au-delà s'étend le parc... la campagne... le libre espace ?... De la cuisine me parvenait le tintement des couverts qu'Aline installait sur la table, comme chaque jour à cette heure. Je repoussai la persienne et posai un pied étonné sur la terrasse. Le peu que je connaissais du domaine – les situations du parc, du verger et de l'allée principale – me suggéra de foncer droit devant sans réfléchir ! puis de traverser le petit bois et chercher une brèche dans le mur d'enceinte... Une fois plongée dans le vert mouvant des eucalyptus, je risquai un coup d'œil sur le côté et n'aperçus que les tuiles rousses du pavillon où vivait le gardien. Il n'était pas si haut, ce mur, mais d'horribles tessons en hérissaient le faîte. Je foulais avec circonspection un sol noir et charnu, longeant l'obstacle, les yeux rivés à la pierre, évitant de regarder derrière moi. Une poterne m'aurait bien donné un espoir, si elle n'avait résisté à la charge d'un sanglier traqué par Valhiver... J'avisai une dépression dans le fourré (peut-être l'ancienne passe d'une bête), un creux au pied du mur... Ah, coûte que coûte il me faut sortir !

Ventre au sol, poussant mon sac à dos, je déblayai les ronces et les pierres les plus effilées, jurant, gémissant, recrachant des débris de mousse et de racines amères, respirant, meurtrie d'entailles, une odeur de calcaire, enfin au grand jour délivrai un visage extasié d'aveugle et roulai dans le fossé.

*

Dehors ! dehors !

Je me redressai et marchai droit devant, aspirai l'air libre, odorant : dehors, j'étais dehors ! Exaltée par ce que je tenais pour une première victoire sur *moi-même* depuis ma venue au château, j'empruntai le chemin de terre que j'avais le plus souvent admiré du deuxième étage. Malgré un masque cuisant d'égratignures et la vague peur d'être reprise, je m'ébrouais parmi les champs, faisais sonner mes talons, observais le ricochet d'un caillou, riaais, devant chaque tige, chaque violette, riaais devant le miracle d'une haie d'aubépine, un bourdon. Partout s'étendait une rassurante normalité. Et qu'importe où j'allais... Avant peu je rencontrerais un cultivateur, quelque femme à foulard sur une mobylette, qui m'indiqueraient avec des mots simples et naturels où j'étais, et comment me rendre au bourg voisin.

Tandis que je suivais un ruisseau sur son lit de rocailles, j'eus un sursaut de gratitude en reconnaissant le vieil auvent du lavoir que j'avais également deviné des étages. Sous ses ardoises clairsemées, genoux à terre, je m'aspergeai le visage, petit animal lapant l'eau vive. Je n'y avais pas songé jusqu'alors, mais la pente de mon excursion m'apprenait que le manoir se dressait sur une hauteur, dominant la contrée. Ainsi, il me suffisait de me retourner pour saisir d'un regard le château de Reil, la masse imposante et délicate de sa structure jamais observée de l'extérieur, ayant pénétré de nuit dans la résidence. Je ne me retournerai pas. Dédaignerai de le faire. Ce monde désormais se tenait derrière moi, plus jamais je ne me retournerai vers lui.

Je regarde ma montre : treize heures. La terre vibre sous un ciel cru. À un détour, j'envisage une forêt que je choisis de longer afin de me rapprocher d'un clocher flottant sur la ver-

dure. Impossible d'imaginer qu'une simple bâtisse néo-rustique, ou le son des clarines, un petit peuple de vaches pas même visibles derrière un rideau de peupliers, auraient pu m'accorder une telle quiétude. Jaillissant plus bas de son enclos, un paysan qui tractait une charrette coupa mon champ de vision avant d'enfouir son râle saccadé dans une ravine. Je souris... me souvenant de ma fascination d'enfant (petite fille échappée dans les ajoncs, les genêts, sautant les fondrières), pour ces hommes juchés sur leur fabuleuse machine... Le ronflement du moteur s'évanouissait déjà. Je trouverais bien quelqu'un d'autre pour m'orienter. Bientôt je me glissai à l'ombre de la hêtraie (vaudrait mieux pas...), sentis sa fraîcheur sur ma nuque, cependant que mes yeux, séparément d'une marche insouciant, opéraient un curieux repérage... Je me ressaisis. L'air tendre, cette campagne épargnée par l'activité des hommes et des animaux, j'en soupirais d'aise, me détendais, j'étais bien, me disais... (qu'il vaudrait mieux pas soupçonner cette région!). Encore une pensée parasitaire, décidément, dont le caractère compulsif ne m'échappe pas, et ne vise qu'à me gêner ma promenade. Pourquoi se torturer au lieu de profiter de la rumeur ambiante ? si douce, si ténue... si... rare.

Car sur cette lisière, en vérité, seul le bruit de mes pas résonnait avec netteté. Je ralentis. Au loin se perdait le feulement d'une mobylette. Ce pays, tout de même, et depuis le début, n'était-il pas un rien typique, exemplaire ?... Des ailes rouges et noires papillonnent le long des rives, les cours d'eau clapotent, là-haut glissent les blancs nuages, le soleil réchauffe et sa lumière jaune accroche à chaque objet une ombre... docile. L'ensemble rendant un aspect un peu creux. Non, je déraile, ce n'est pas ça et d'ailleurs il ne faut pas... Qu'est-ce qui m'arrive ? Comme le calme de cette campagne est singulier, comme tout est silencieux, au fond... Je m'immobilisai. Puis inspectai le voisinage et dus reconnaître mon erreur : le problème n'est pas de savoir si ce pays souffre d'un possible défaut de *substance*, mais d'admettre que depuis un moment il se tasse... se rétracte... La solution me submergea sans que je pusse malheureusement l'appuyer sur le moindre fait objectif : comme à l'approche de quelqu'un.

Ou quelque chose.

D'un geste oblique j'examinai l'ondulation du pré, ses bosses, ses trous, fouillai au-delà les berges de la rivière, pivotai et d'un coup fus convaincue. La présence que je devinais dans le secteur se tenait derrière moi, dans la forêt. Je me retourne et ne vois rien. Hormis la herse des fûts dans l'or étouffé des broussailles, je ne distinguai rien. Pourtant ça n'allait pas, ça n'allait plus. Je me raisonnai et repris la route. Mais difficile d'échapper à cela qui... dès que j'eus allongé trois pas, sembla changer, s'assombrir comme si l'atmosphère ou plutôt l'ombre dans le sous-bois était d'une nature particulière, autonome... À nouveau je dus m'arrêter. Cela, au ras du sol, ne se contentait pas de se mouvoir, ça rampait, se décalait derrière moi. Or, je venais de le comprendre : la lisière prolongeait sur des lieux une courbe dont je ne percevais pas le terme mais visait une direction non anodine... Puisque la suivre impliquait que la présence, tôt ou tard, se fût interposée entre moi et mon point de départ, moi et mon lieu d'origine, seul repli connu en ces parages : le château. N'étais-je pas l'objet, mine de rien, d'un mouvement d'enveloppement ? Je levai la tête, humai l'air... Le silence à présent est total, le vent inexistant, et l'aura fade du soleil altère la consistance des choses, en modifie l'éclat diurne. Je ne pouvais plus bouger. Chaque seconde, imprévisiblement, le manoir de Reil m'apparaissait comme un refuge, et, pour tout dire, un havre de sécurité... Une idée me vint : rebrousser chemin apaiserait peut-être la menace, retourner vers le château pourrait l'affaiblir, la *désactiver* ?... Hypothèse magique qui suffit à me donner la force de repartir.

Crânement, je remontai la sente d'un pas désinvolte, une main jouant avec la courroie de mon sac, tournant toutefois la tête vers l'herbe que je frôlais de préférence aux arbres. Un sourire aux lèvres, j'aurais pu fredonner si n'étaient le ridicule et cette crampe, aussi, dans le dos, cette raideur des genoux, un battement incontrôlé des paupières et l'eau glacée qui poissait maintenant ma chemise, puisque en vérité je ne pouvais plus respirer, puisque sur cet univers je vis soudain le ciel virer de couleur et, avec un étrange décalage dans le sous-bois, une masse s'épaissir en s'avançant vers moi. Loin de s'évanouir, la présence était au bord d'apparaître, s'ajustait à mes pas, où que j'aile, se rapprochait de moi.

Je détalai.

Au rythme chaotique de ma course mon esprit tentait de reconstituer le chemin parcouru : l'entrée de la forêt, la rivière sur deux cents mètres, le lavoir, un ruisseau et de là sans doute les tours de Reil, le tout prenant au plus...

Mais bien sûr il n'y avait plus de rives, de bassin, de bâtisse, nul champ connu au pied d'aucun manoir : sous un gros soleil roux n'existait plus que ma peur qui s'emballait dans la plaine spectrale... Cette fois, je le sens, je ne m'en tirerai pas, reniflée par une gueule sans contour qui ne tardera pas à m'engloutir, plusieurs fois je tombe, plusieurs fois me relève, toujours plus faible, le sang aux tempes, le regard rouge, de moins en moins convaincue par l'utilité de cette fuite – si c'est ma mort, je n'y échapperai pas, s'il est écrit que je dois finir rattrapée par le vide qui gît au cœur du monde, je n'y échapperai pas, je voudrais crier – crier ? ici ? quand il ne resterait plus assez d'air pour porter un râle, crier c'est un réflexe de survie, ultime tentative de mordre le réel (passé cette phase, sans doute, on se tait), mais ici, parmi ces ersatz de clôtures, de tracteurs, de cabanes inquiétantes, sans cheminée ni fenêtres, de puits sans treuil, de granges vacantes sous un ciel exsangue ?... Tandis que je délirais sur l'instinct de survie une pensée se faufila entre deux cahots, une pensée hagarde, vraiment, des plus bizarres... À coup sûr ce n'est ni un cri ni une lutte cette fois qui me sauvera. L'idée me parut répugnante et peut-être pas dénuée de conséquences pour l'avenir, mais je ne pouvais plus faire la difficile. À peine distante de trois pas, d'un bond, souillant l'air d'une odeur de marécage, une chose me respirait qui n'avait pas de nom... Rassemblant mes dernières forces, je fixai mon attention sur un point indifférent de l'horizon, là, par exemple, entre ces deux pinceaux dilués qui ne ressemblaient plus beaucoup à des arbres. Alors en moi s'éleva, non pas une plainte, un appel, ni même une prière... : une image. Oui, un rêve, ou mieux, l'invention d'un souvenir.

De tout mon être je m'appliquai à remodeler ce que je n'avais jamais vu :

la toiture...
son bleu noir ombrageant des arcades,
le surplomb d'un mâchicoulis sur le verger...
les fenêtres à meneaux...
puis deux tours d'angle,
massives,
sous leurs cônes d'ardoises.

De cette fantaisie je ne vis pas une pierre, un lierre, rien. Et une nouvelle fois je trébuchai, lâchai trois foulées éperdues pour finir ma course contre quelque chose de violent ! Choquée, une main sur mon crâne, l'autre tâtonnante, agrippant un tronc, la mousse d'une muraille, je me relevai comme je pus. Un tronc... un mur ?... Je tournai sur moi-même, incertaine, découvris dans l'herbe des blocs de grès descellés, un fossé qu'il me sembla connaître et dus me rendre à l'évidence : non loin de la poterne, je me traînais à l'ombre du château.

Boitant bas, une main vissée sur ma tête comme une pauvre talonnée par ses monstres éthyliques, les chiens d'Hécate que nul ne peut fuir, je fis jouer la targe, et la poterne s'entrebâilla dans un grincement de bienvenue sans âge.

Avant d'avoir pénétré sous les eucalyptus du domaine, ma peur était morte.

Je voudrais savoir...
Le château... comment le quitter ?